

LE MYTHE
DE
L'ÉTERNEL RETOUR

ARCHÉTYPES ET RÉPÉTITION

PAR MIRCEA ELIADE



LES ESSAIS XXXIV

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Editions Gallimard, 1949.

à *TANTZI et BRUTUS COSTE*
en souvenir de nos veillées du Chalet Chaimite.

AVANT-PROPOS

Si nous n'avions craint d'afficher trop d'ambition, nous aurions donné à ce livre pour second sous-titre : Introduction à une Philosophie de l'Histoire. Car tel est bien, en définitive, le sens du présent essai ; avec cette particularité, toutefois, qu'au lieu de procéder par l'analyse spéculative du phénomène historique, il interroge les conceptions fondamentales des sociétés archaïques, qui, tout en connaissant elles aussi une certaine forme d' « histoire », s'évertuent à n'en pas tenir compte. Un trait nous a surtout frappé, en étudiant ces sociétés traditionnelles : c'est leur révolte contre le temps concret, historique, leur nostalgie d'un retour périodique au temps mythique des origines, au Grand Temps. Le sens et la fonction de ce que nous avons appelé « archétypes et répétition » ne se sont révélés à nous que lorsque nous avons saisi la volonté de ces sociétés de refuser le temps concret, leur hostilité à toute tentative d' « histoire » autonome, c'est-à-dire d'histoire sans régulation archétypale. Cette fin de non-recevoir, cette opposition ne sont pas simplement l'effet des tendances conservatrices des

sociétés primitives, ainsi que le prouve ce livre. A notre avis, on est fondé à lire dans cette dépréciation de l'histoire, c'est-à-dire des événements sans modèle trans-historique, et dans ce rejet du temps profane, continu, une certaine valorisation métaphysique de l'existence humaine. Mais cette valorisation n'est, en aucun cas, celle qu'essaient de donner certains courants philosophiques post-hégéliens, notamment le marxisme, l'historicisme et l'existentialisme, depuis la découverte de l'« homme historique », de l'homme qui est dans la mesure où il se fait lui-même au sein de l'histoire.

Le problème de l'histoire, comme telle, ne sera cependant pas abordé de front dans cet essai. Notre dessein premier a été de dégager quelques lignes de force maîtresses dans le champ spéculatif des sociétés archaïques. Il nous a paru qu'une simple présentation de ce dernier n'était pas sans intérêt, surtout pour le philosophe accoutumé à trouver ses problèmes et les moyens de les résoudre dans les textes de la philosophie classique ou dans les situations de l'histoire spirituelle de l'Occident. C'est chez nous une conviction ancienne que la philosophie occidentale risque, si on peut dire, de se « provincialiser » : d'abord en se cantonnant jalousement dans sa propre tradition et en ignorant, par exemple, les problèmes et les solutions de la pensée orientale; ensuite en

s'obstinant à ne reconnaître que les « situations » de l'homme des civilisations historiques, au mépris de l'expérience de l'homme « primitif », ressortissant aux sociétés traditionnelles. Nous estimons que l'anthropologie philosophique aurait quelque chose à apprendre de la valorisation que l'homme présocratique (autrement dit l'homme traditionnel) a donnée à sa situation dans l'Univers. Mieux : que les problèmes cardinaux de la métaphysique pourraient être renouvelés par la connaissance de l'ontologie archaïque. Dans plusieurs travaux antérieurs, en particulier dans notre Traité d'Histoire des Religions, nous avons essayé de présenter les principes de cette ontologie archaïque, sans prétendre, bien entendu, réussir à donner un exposé toujours cohérent, et encore moins exhaustif.

A notre grand regret, l'essai qu'on va lire n'apportera pas encore cet exposé exhaustif. Nous adressant aussi bien au philosophe qu'à l'ethnologue ou à l'orientaliste mais surtout à l'homme cultivé, au non-spécialiste, nous avons été souvent contraint de résumer en formules sommaires ce qui, fouillé et nuancé, eût réclamé un imposant volume. Toute discussion approfondie eût entraîné un étalage de sources et un langage technique qui eussent découragé beaucoup de lecteurs. Or notre souci, plus que de communiquer aux spécialistes une série de

commentaires en marge de leurs propres problèmes, était d'attirer l'attention du philosophe et de l'homme cultivé en général sur telles positions spirituelles qui, bien que dépassées en de nombreuses régions du globe, sont instructives pour la connaissance et l'histoire mêmes de l'homme. Une considération du même ordre nous a fait limiter au strict nécessaire les références, qui se réduisent parfois à une simple allusion. Pour ne pas alourdir à l'excès l'exposé, les renvois bibliographiques ont même été abrégés dans le texte; un index spécial, à la fin du volume, donnera sur ce point les indications complémentaires.

Commencé en 1945, cet essai n'a pu être repris et achevé que deux ans plus tard. La traduction du manuscrit roumain est due à MM. Jean Guillard et Jacques Soucasse, à qui nous adressons ici l'expression de notre gratitude. Une fois de plus, notre savant collègue et ami Georges Dumézil s'est donné la peine de lire la traduction en manuscrit et nous a permis ainsi de corriger quelques inadvertances.

M. E.

Cascaes, mars 1945.
Paris, mai 1947.

CHAPITRE PREMIER

ARCHÉTYPES ET RÉPÉTITION

LE PROBLÈME

Dans la mentalité « primitive » ou archaïque, les objets du monde extérieur, non plus d'ailleurs que les actes humains proprement dits, n'ont de valeur intrinsèque autonome. Une pierre sera sacrée du fait que sa forme accuse une participation à un symbole déterminé, ou encore parce qu'elle constitue une hiérophanie, possède du *mana*, commémore un acte mythique, etc. L'objet apparaît comme un réceptacle d'une force étrangère qui le différencie de son milieu et lui confère sens et valeur. Cette force peut résider dans sa substance ou dans sa forme; elle est transmissible par voie de hiérophanie ou de rituel. Cette roche deviendra sacrée parce que son existence même est une hiérophanie : incompressible, invulnérable, elle est ce que n'est pas l'homme. Elle résiste au temps, sa réalité se double de pérennité. Voici une pierre des

plus vulgaires, elle sera promue « précieuse », c'est-à-dire imprégnée d'une force magique ou religieuse en vertu de sa seule forme symbolique ou de son origine : « pierre de foudre », que l'on suppose tombée du ciel; perle parce qu'elle vient du fond de l'océan. Elle sera sacrée, parce que séjour des âmes des ancêtres (Inde, Indonésie), ou parce qu'elle fut naguère le théâtre d'une théophanie (ainsi le *bethel* qui servit de lit à Jacob), ou qu'un sacrifice, un serment l'ont consacrée (cf. notre *Traité d'Histoire des Religions*, p. 191 sq.).

Passons maintenant aux actes humains, ceux bien entendu qui ne ressortissent pas au pur automatisme; leur signification, leur valeur ne sont pas rattachées à leur donnée physique brute, mais à leur qualité de reproduction d'un acte primordial, de répétition d'un exemplaire mythique. La nutrition n'est pas une simple opération physiologique, elle renouvelle une communion. Le mariage et l'orgie collective renvoient à des prototypes mythiques; on les réitère parce qu'ils ont été consacrés à l'origine (« en ce temps-là », *ab origine*) par des dieux, des « ancêtres » ou des héros.

Dans le détail de son comportement conscient, le « primitif », l'homme archaïque ne connaît pas d'acte qui n'ait été posé et vécu antérieurement par un autre, un autre qui

n'était pas un homme. Ce qu'il fait *a déjà été fait*. Sa vie est la répétition ininterrompue de gestes inaugurés par d'autres.

Cette répétition consciente de gestes paradigmatiques déterminés trahit une ontologie originale. Le produit brut de la Nature, l'objet façonné par l'industrie de l'homme ne trouvent leur *réalité*, leur *identité* que dans la mesure de leur participation à une réalité transcendante. Le geste n'obtient de sens, de *réalité* que dans la mesure exclusive où il reprend une action primordiale.

Des groupes de faits prélevés à travers des cultures diverses nous aideront à mieux reconnaître la structure de cette ontologie archaïque. Nous les grouperons sous quelques grandes rubriques :

1° les éléments dont la *réalité* est fonction de la *répétition*, de l'*imitation* d'un archétype céleste;

2° les éléments : villes, temples, maisons, dont la *réalité* est tributaire du symbolisme du Centre supra-terrestre qui les assimile à lui-même et les transforme en « centres du monde »;

3° enfin, les rituels et les gestes profanes significatifs qui ne réalisent le sens qu'on leur prête que parce qu'ils *répètent* délibérément tels actes posés *ab origine* par des dieux, des héros ou des ancêtres.

La revue même de ces faits amorcera l'étude de la conception ontologique sous-jacente dont nous proposerons ensuite le déchiffrement, et que seule elle peut fonder.

MIRCEA ELIADE

LE MYTHE DE L'ÉTERNEL RETOUR

(ARCHÉTYPES ET RÉPÉTITION)

Un trait frappe surtout lorsqu'on étudie les sociétés traditionnelles : c'est leur révolte contre le temps concret, historique, leur nostalgie d'un retour périodique au temps mythique des origines, au Grand Temps. Le sens et la fonction de ce que l'auteur appelle « archétypes et répétition » ne se révèlent que si l'on saisit la volonté de ces sociétés de refuser le temps concret, leur hostilité à toute tentative « d'histoire » autonome, c'est-à-dire d'histoire sans régulation archétypale. Cette fin de non-recevoir, cette opposition ne sont pas simplement l'effet des tendances conservatrices des sociétés primitives, ainsi que le prouve ce livre. On est fondé à lire dans cette dépréciation de l'histoire, c'est-à-dire des événements sans modèle trans-historique, et dans ce rejet du temps profané, continu, une certaine valorisation métaphysique de l'existence humaine. Mais cette valorisation n'est, en aucun cas, celle qu'essaient de donner certains courants philosophiques post-hégéliens, depuis la découverte de l'« homme historique », de l'homme qui *est* dans la mesure où il *se fait lui-même au sein de l'histoire*.

nrf